

Par M. Cochrane :

Q. D'après ce que je comprends, vous prétendez qu'on ne devrait pas aider l'ouvrier, l'homme industriel qui veut se créer un foyer par son travail, dans le Nord-Ouest ou ailleurs. On ne devrait dites-vous, donner aucune assistance à un pareil citoyen ? Supposez que vous soyiez agent en Angleterre et que vous trouviez un homme de cette espèce, un bon ouvrier de ferme, quel moyen adopteriez-vous donc pour l'amener au pays ? Je parle d'un ouvrier de ferme, connaissant bien son affaire et pouvant faire un aussi bon propriétaire qu'il fait un bon employé ?—R. Quand j'étais en Angleterre, j'ai rencontré nombre d'ouvriers de ce genre avec leurs familles qui eussent été prêts à venir au Canada, si nous avions été en mesure de leur dire : Voici £10 ou £20 pour votre passage. Je m'en rappelle un surtout que je connaissais depuis longtemps. Il avait sa femme et neuf enfants ; c'était un ouvrier de ferme actif et plein de vigueur et de bonne volonté. Il me disait : "Combien cela me coûterait-il pour me rendre à Winnipeg ?"—"Il vous faudrait au moins £25" lui répondis-je,—"Mais vous feriez tout aussi bien de me dire qu'il m'en faut 25,000." Une chose lui était aussi impossible que l'autre.

Par le Dr Sproule :

Q. Çeût été un homme recommandable et utile ici ?—R. J'en suis parfaitement convaincu.

Par M. Trow :

Q. Quelle garantie auriez-vous pu avoir qu'il serait resté au Canada ?—R. Aucune que je sache. L'idée que j'ai, serait d'organiser un vaste système de colonisation qui permettrait d'anoncer £100 à £120 aux gens pour les mettre en état de venir au pays. Je ne leur donnerais pas l'argent, mais les effets nécessaires. Je crois qu'un système du genre de celui qui est projeté en Angleterre par la société établie pour favoriser la colonisation aidée par l'état, serait un excellent système pour la confédération canadienne.

Par M. Cochrane :

Q. Ne croyez-vous pas qu'il serait préférable de donner une terre avec une petite maison ?—R. Je crois que 160 acres de terre suffirait largement. Si vous faites venir un colon d'après un système régulier de colonisation, vous devez lui donner une habitation en même temps qu'une dizaine d'acres de terrain prêts à exploiter, afin qu'il puisse se mettre immédiatement à l'œuvre ; il faut lui donner aussi une paire de bœufs, une charrette et une charrue.

Par l'hon. M. Carling :

Q. Quant à ce qui concerne l'émigration continentale, savez-vous que le gouvernement n'accorde aucune assistance aux immigrants ? Tout ce que nous payons est la somme de \$5.00 aux agents des steamers pour chaque immigrant qui arrive à Winnipeg. L'agent s'assure que l'émigrant vient bien en Amérique—personne ne s'avise de venir sans avoir au moins quelques ressources—et c'est cette prime qui l'engage à persuader à cet immigrant de venir au Canada plutôt qu'aux États-Unis. Alors l'émigrant achète son billet en Suède, en Allemagne ou en n'importe quel autre pays, pour Winnipeg ; il paie pour lui et sa famille, et tout l'intérêt de l'agent est de lui persuader de venir au Canada de préférence aux États-Unis. S'il vient de fait au Canada et se rend à Winnipeg, l'agent touche les \$5.00 promises. Vous avez dit je crois qu'il y a danger à ce qu'on n'attire ainsi que des gens de position inférieure. Mais un homme qui a des moyens suffisants pour lui permettre de se rendre à Winnipeg avec sa famille, doit avoir une certaine valeur morale. Il ne reçoit d'aide ni de la compagnie de steamers qui le transporte, ni du gouvernement. Tout ce que nous donnons est une prime d'encouragement à l'agent de la compagnie pour qu'il exerce son influence en faveur du Canada ?—R. Je comprends ce que veut dire M. Carling, et je dois dire qu'en parlant de l'émigration du continent, j'ai simplement exprimé l'idée qu'il est préférable de ne rien donner pour aider à payer les passages. Je puis citer un fait dont j'ai eu connaissance pendant mon séjour en Angleterre. Je sais bien que le système des passages gratuits ou payés partiellement n'est plus en vogue aujourd'hui, et ce n'est que pour répondre à la question que je veux citer le fait en question. J'allai un jour au bureau d'une compagnie